

Philippe Beck

Le Dit d'Hypocrisie ensommeillé

(Allégorie quasi littéraire)

Commence sans lassitude l'essai pour faire plus que témoigner d'une existence humaine.

Un soir, après le crépuscule fini, après l'inscription rieuse-finie des poèmes de l'infortune, les corneilles crient, elles sont saisies par le froid, qui enterrent avec le chant du « jamais plus » : les noix réunies pour l'hiver — quand sont, déjà, rentrés avec les marmottes, les autruches imposées, les moustiques à venir, et les petits animaux délurés, innocents, impertinents, rampants, virtuels, redresseurs, et les serpents dignes d'être, ambitionnant le rang de statues de marbre, de celles sorties (comme d'une boîte, fabrique à interruption) des honneurs et des affections qui s'allient indissolublement, pour la gloire que sculpte ou pétrifie le partage (lequel tranche, courbe et droit comme un thyrses). Hommes en quelque manière, toutes ces duretés tentées de s'attendrir à leurs heures (au moins pour laisser du jeu aux rouages, pour huiler, broyer, respirer). « J'ai bu grande quantité » (moi le farci insuffisant, dans un autre temps), de vin et de sommeil corrélatif à ce vin d'assommer assommé, et les rêves de dominer. Voici qui est donné aussi littéralement (que possible) comme un souvenir de rêve ; ce n'est pas un extrait de chronique journalistique, mais le récit d'une passivité intéressante. C'est la très-neutre fidélité-prédication, ou l'indication, du souvenir appartenant à cette fantaisie de la mémoire nocturne qui trouble discrètement, intraitable, le jour (fou de lui-même) ; guère automatique, un filtre moral (« Ressentiment et Compagnie »), monologue extérieur (comme dans « Aime-moi, aime mon parapluie »). Elle doit échapper, toute prosaïque — ainsi l'amour brut, quasi fou, et presque finalement brutal de Roland pour Angélique, n'était la bouteille —, toute adjectivale et technique, échapper au prétoire, à la fantaisie reproductive arbitraire. (Mesdames et messieurs,) Je descends d'un pommier géant, de pomme en pomme, fruits mûrs alors avalés à la suite, ressemblants aux obstacles d'un arbre de famille très-fantôme, apparent, oublié, puis un lutin, d'ailleurs aimable (car en rêve je ne suis pas effrayé), lutin rapide, me dirige en fait prestement sur le chemin étroit et tortueux qui serpente. Dans une forêt très dense. Une poussière d'étoiles accompagne en rythme le vif-argent. Tard dans la nuit, je m'arrête, épuisé, aboutissant peut-être dans la brume d'une clairière, après que le petit, bril-

lant et silencieux, s'est effacé devant moi. Il grimpe à un poirier, me regarde et s'y enfuit. Survient un homme, brave et massif, qui m'offre le gîte pour la nuit, dans sa maison de bois, visible du chemin. La maison est de taille moyenne, et sur la façade il y a un grand cheval coloré, sculpté dans le chêne, décor inhabituel à mes yeux de rêveur peu fantaisiste. L'homme se demande qui je suis. Quant à lui, j'en vois la tenue simple et sévère ; il a les cheveux gominés. « J'ai vécu de belles choses, ici, il y a quelques années. » Musique très émouvante, voire un gouffre lyrique, dangereux, non méprisable, fleuve très-profond calomnié par les sous-marins à la surface (les navires de guerre sereins ; les monolithes de l'époque, si elle existe, d'après *polemos* ou d'après-paix ?). A sa demande, je fais une réponse affirmative, ou bel et bien labile je décline mon identité : « Je suis le rude bœuf, le quasi-sermonneur, entendu dans certaines campagnes, et puis... » « Le rude bœuf est de la ville, et jamais il ne la quitte. » « Je me suis perdu », et je m'endors avec les vêtements (ce disant, je me souviens de l'aimée à qui je disais : « Le vêtement ne cache que le vêtement. » Je lui ai raconté un jour ce rêve inoubliable : nous étions dans un wagon qui se détachait du train et s'en allait sur une pente douce, je vous prenais d'en face par la taille, un fin sourire sur votre visage, et un léger mouvement de rétraction, esquissé, non décourageant, et, là-dessus, je me réveille). Quelques heures après, l'hôte inquiet, bien après le crépuscule, réveille son invité de l'heure étrange pour un Avis sur les hypocrites. D'où la réponse tant bien que mal, me citant avec d'ailleurs anachronie dans la diction (d'où la prise-constitution d'une pose en attendant « moi-même ») — je dors à moitié, parlant — récitation risquée de moraliste — comme dans un rêve ancien : « Je les tiens pour des comédiens sans art ni conscience de la moralité de l'art qu'ils pratiquent, et, cependant, ils peuvent ne pas manquer de savoir-faire, qui manient la besaiguë, les charpentiers du double tranchant, bec d'âne et ciseau. Le pieux mensonge ne doit pas être un destin fatal, mais l'hypocrite abuse des problèmes essentiels pour justifier par l'embarras son combat d'affirmation destructrice. La vérité complexe paraît seule imposer un mensonge à l'artisan perdu : et ce n'est pas un mensonge, c'est là seulement une dureté qui s'impose. » Je me cite peut-être et me rendors. Et c'est le rêve alors d'abîmes au-dessus desquels je vole (mais sans bien du plaisir), me récitant comme à part moi-même, en larmes (je suis le crocodile angélique, du moins on peut apprécier ma résistance aux bluette, aux blocs d'égotisme, quand on sait que j'ai tendance à être sentimental, d'où le projet d'un livre concernant « Harpo et Mitchum ») — paysage impossible, la musique reprend — ces vers que Mallarmé prit sur lui, après la mort d'Anatole :

« mal associés en lui
et qui se sont séparés
des qualificatifs digne
siècle ne s'écoulera pas

juste pour
 m'instruire
 préf.
 père qui
 né en temps
mauvais avait
 préparé à fils —
 une tâche sublime

(I

prier morts
(non pour eux)

—
 genoux, enfant
 genoux — besoin
d'y avoir l'enfant
 — son absence — genoux
 tombent — et

—
 car de vrais morts
 qu'enfant ! »

Puis :

« Dors, blanche ibère,
Dors, dans le noir, sous la pluie,
 blanche ibère.

L'ami va venir,
 Qui regardera le torse,
 Qui aimera le torse,
 Qui attendra, te le dira,
 Que ton torse est beau.

Dors, blanche ibère,
Dors.

Couvre ton torse,
 Mets tes habits les moins voyants,
Blanche ibère.

Va sous le soleil, très-loin,
Et reviens avec le cuir,
Le cuir ferme, doux,
Que montrera ton torse.

Dors, blanche ibère,
Comme je sais faire à ma manière,
Me cachant, me donnant,
Dors comme je dors,
A ta manière,
Sois prête à ta manière,
Blanche ibère.

Dors, blanche, cuir, solide, éperdu, et violent,
Dors, blanche ibère,
Dors.»

Je me réveille le lendemain. Peuplé de la femme à la ville et du petit bien vivant peuplé. Au repas du matin, l'homme, le courtois, et sa femme, sont là, mangeant de larges tartines salées. J'ai trop bu, ou alors ? (« J'ai trop bu, etc. » est une excuse énervée, pauvrement répétitive, que j'ai bien dû faire dans ma vie toute-possible, même après avoir dit, moi aussi : « boire me rend malade »). Je marche vers eux. L'etc., qui trotte dans la tête et sur toute la silhouette, coïncide bien avec l'ellipse forcée dans la brume, résonne maintenant comme le seul bruit de souvenir agréable en ce beau jour difficile. Abrégé de politesse, nombre silencieux, d'un silence fait sur les problèmes considérables et encore essentiels, fondamentaux (cela dit sans rire). Marchant comme au ralenti, presque titubant, chaque pas scandant l'etc. — la main du « passons » qui retombe sans s'être levée — qui se replie dans le brouillard, je me souviens de Dujardin, écrivain précis, mais peu combatif, au beau milieu du sommeil symboliste : « Un soir de soleil couchant, d'air lointain, de cieux profonds ; et des foules confuses ; des bruits, des ombres, des multitudes ; des espaces infiniment étendus ; un vague soir... / Car sous le chaos des apparences, parmi les durées et les sites, dans l'illusion des choses qui s'engendrent et qui s'enfantent, un parmi les autres, un comme les autres, distinct des autres, semblables aux autres, un le même et un de plus, de l'infini des possibles existences, je surgis ; et voici que le temps et le lieu se précisent ; c'est l'aujourd'hui ; c'est l'ici ; l'heure qui sonne ; et, autour de moi, la vie ; l'heure, le lieu, un soir d'avril, Paris, un soir clair de soleil couchant, les monotones bruits, les maisons blanches, les feuillages d'ombres ; le soir plus doux, et une joie d'être quelqu'un, d'aller ; les rues et les multitudes, et, dans la brume des formes aperçues, mollement il encadre l'idée. » (*Les lauriers sont coupés.*)

Assis. Quasi-sermon* du matin, après des ablutions très utiles, devant un auditoire attentif. Voici un morceau de ma composition. Il vous expliquera ce qu'un voyageur-chanteur de variétés comme moi pense (laissant s'éloigner de lui le vers de William Carlos Williams : « ils ne se marient que pour se cacher (dans le mariage) »). Le morceau s'intitule : *Souci d'un bien limité*.

« Mesdames, Messieurs,
Mademoiselle,

Être tenté, illusoirement, de suivre Bataille (lequel demande quelque part : “Qui me suivra?”), c'est subir la loi de ce qu'il a dit, lui-même, à propos de Nietzsche : “Mais tenter, comme il demandait, de le suivre est s'abandonner à la même épreuve, au même égarement que lui.” (O.C., VI, p. 13). La limite de Bataille même impose de l'imiter avec une ironie telle qu'on ne puisse à la fin parler d'imitation disons “reproductive”. Pas de singerie de l'animal car la limitation d'un être singulier n'est pas reproductible ; la tenir pour ce qu'elle est, une finitude, et accepter que l'ironie soit elle-même finie — sans le dernier mot de l'absence de dernier mot —, sans impudence, est une bonne démarche, et un bon geste, à l'expresse condition de n'imiter ni dans son fond, ni *formellement*, l'épreuve d'existence anecdotiquement fantasmée sous le nom de Bataille. » Que penser de ce calcul, et de la sévérité posée qui s'y montre (haineuse éventuelle des « concierges », pour de bonnes anecdotes, prétextes responsables) ? Je pense maintenant (après un tel sermon éthique infléchi, aussi fidèle et constant que la lutte contre l'opposition à Williams ou Bataille) aux pages de contre-journal écrites sans palinodie, sans récrimination depuis ma constance, ni colère précipitée ou retenue, sans réticence en un mot, dans cette maison sur chemin qui serpente et rue, depuis une chambre où la chatte noire et blanche a été vue pour la dernière fois, pour connaître l'amour sans doute (? : changeant de place un grand matelas, on la retrouve derrière, posée là). Depuis la même fenêtre, je cesse de taper sur le clavier, à ma gauche il y a ce chemin de feuilles qui conduit au fond réservé du jardin, où le saule pleureur, quand on écarte ses larmes tombantes et suspendues, découvre une impasse — larmes qui tombent, chatouillent sans faiblir, mais en frémissant pour ne pas s'effacer, les bras verts qui enserrant le serpent de terre — : un garage. Et puis à mon frère aimé, si différent de moi, pour le meilleur peut-être, auquel j'écrivis un jour (seul texte jamais composé-imposé dans le désir un peu excédé, coléreux, de sermonner, sinon de tancer, de gronder, parce que sa vie me paraissait tourner gravement mal. Il me semblait vraiment que ce qu'il faisait, c'était mal. Mais j'aurais pu dire à un autre, à mon rythme, ce qui me faisait souffrir, d'où le refus brutal de boire : le métalangage, si discret qu'il soit, et si fait pour

* (N.d.A. : Le « Dit etc. », texte pseudo-onirique, descriptif, se trouve qualifié ici, précisé ailleurs dans un texte théorique.)

le bien d'un autre, le discours de l'intensité, tout animé de « vraie vie » malgré tout, même intelligent et délicat parfois. Je ne dis pas cela contre une « métaphysique des enjeux ». Oui, « tout est si merveilleux », et pas de grincement... C'était un ami, et de mon frère longtemps un proche, bien que très différent. Bien que.), ceci :

« Obligé par un sentiment lourd d'embarras et de perplexité, à celui qui se retire en certaines fins de semaine, enivré par la retraite, le pas sûr et la perception vacillante, au petit matin. Alors, dès le réveil, brutal et salutaire dans la campagne, s'impose un besoin d'affermir le rapport aux choses mêmes, pour s'adonner avec lyrisme sans doute aux activités traditionnelles du bien-vivre. Face au poisson comme face au vin : respectueux du vacillement peut-être dans la mort, du risqué basculement dans la mort, du vacillement radical du poisson tandis que le vin maintient dans le profond vacillement de surface, on ose respirer la grande souffrance naturelle. Le pêcheur vacille en surface, le bon vin à ses côtés, si bon et lourd de sens ; le poisson sera bon, et le sacrifice rendu au quotidien, à la brutalité du quotidien retrouvé dans le loisir, un jour de fin de semaine, loin des techniques fraternelles et amicales. » Sermon, si l'on veut, qui encolère celui auquel il se destine : ce n'était pas une friandise, pas même un hors-d'œuvre, c'était un en-cas de circonstance, non périmé, pour toujours (historique). Pourtant, moi non plus je ne comprends pas cette phrase ancienne : « le chant des oiseaux est par essence arbitraire. » Bien incapable d'attribuer sans façon l'intelligence aux bêtes, je n'oublie pas, scolairement, que Plutarque était platonicien. J'aime les bêtes ; c'est comme les amis : « j'aime les gens, je les critique ».

Mademoiselle, jeune fille, monsieur, madame, l'heure c'est l'heure, et le tempo le tempo (le labeur, c'est le labeur, il faut travailler, sans appel, trouver un phrasé de travail, du travail porté vers son autre impossible), avant de partir (l'index est vers la montre, le pouce de la main d'horloge levé en direction d'ailleurs, le visage embêté, penaud indigné), la littérature, même après la fin sans fin, ne met pas d'eau dans son vin. J'ai sur moi le sermon d'un ancêtre. Je l'adapte, impossible d'y échapper (à la traduction des temps), il s'intitule : « Mettre de l'eau dans son vin. » Voici le morceau de bravoure (il s'efforce, intègre, au courage) : « Ce que dit le compromis, la conciliation, la diplomatie même transitoire, exprime en fait la dégradation de la nourriture dans le jugement. “Quoi donc ! la cité fidèle est devenue prostituée ! Elle était remplie d'équité, la justice y habitait, / Et maintenant il y a des assassins ! Ton argent s'est changé en scories, ton vin a été coupé d'eau. Tes chefs sont rebelles et complices des voleurs.” (Ésaïe, 1, 21-22.) “Parce que vous êtes tous devenus comme des scories.” (Ézéchiel, 22 ; 19.) “Je connais tes œuvres : tu n'es ni froid, ni bouillant. Que n'es-tu froid ou bouillant ! Ainsi, parce que tu es tiède et que tu n'es ni froid ni bouillant, je vais te vomir de ma bouche.” (Apocalypse, 3 ; 15-16.) Si le vin biblique au temps des assas-

sins ne doit pas être coupé d'eau, sous peine de tiédir, s'il n'y faut pas boire pour boire (Osée, 4 ; 18), faut-il que nous mettions de l'eau dans le nôtre, que nous le coupions, si le temps des assassins n'est plus un temps prophétique pour nous ? Il est vrai :

1 — que "l'assoupissement fait porter des haillons" (Proverbes, 23 ; 21). [Je me rappelle aussi : "N'aime pas le sommeil, de peur que tu ne deviennes pauvre ; ouvre les yeux, tu seras rassasié de pain." (20 ; 13).]

2 — qu'"On vous jette le filet devant les yeux de tout ce qui a des ailes" (1 ; 17).

3 — que : "Pour qui les ah ? pour qui les hélas ? Pour qui les disputes, pour qui les plaintes ? pour qui les blessures sans raisons ? Pour ceux qui vont déguster du vin mêlé. Ne regarde pas le vin qui paraît d'un beau rouge..." (23 ; 29-31). Le rouge vif est un rouge mitigé, la douceur inapparente, qui soûle. Ces phrases, cette langue vivante-morte, où l'on se rassasie au prix, sous peine, de sommeil (pour un appauvrissement essentiel de toute expérience possible), je les rappelle comme le temps des assassins nous apparaît, jour nocturne et nouveau après la nuit que précède l'ancien nouveau. Il ne faut ni glace, ni bouillon ? Mon frère-enfant voulait, à la mer, manger des glaces chaudes. Un jour, je fis une rencontre, uniquement banale en un sens, touchante, qui est consignée dans un carnet ouvert à cette page sur ma table, c'est-à-dire ma chaire d'intellectuel, depuis laquelle je vous parle. "Ce vieil homme, habillé de mites, un vêtement rayé, un œil en moins, le visage taillé, qui me dit, comme je marchais abattu dans une rue : 'Tu as vingt-sept ans.' 'Non.' 'Moi, je suis fils unique, je me fais connaître. J'attaque. Tu es poète — quoi.' Mais alors, pourquoi il a dit ça ? Ses cheveux blancs, les rayures, il s'éloigne de quelques mètres (de l'autoroute les moutons sont des légos) et me dit : 'J'attaque. Tu me donnes quel âge. Donne-moi de tes nouvelles. Fais-toi connaître de moi.' Je fais des pas, les boucles s'éloignent, comme les sermons en mille morceaux.'" »